Nº 10. — 1re Année   Prix du Numéro : 50 cent.   Octobre 1906

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

LA VIE D'OUTRE-TOMBE

Le passage de la vie terrestre à celle d'outre-tombe ne change rien dans la nature de l'être, ni dans sa situation intellectuelle et morale. L'homme survivant à son corps, comme le papillon à sa chrysalide, l'entrée dans le monde invisible n'est donc qu'une nouvelle phase de son existence générale.

La transformation qui s'opère à la mort est commune à tout ce qui existe dans la nature. L'homme vit d'une existence de raison et de solidarité fraternelle, l'animal d'une vie instinctive et le végétal d'une vie sensitive. Tous les êtres et tous les mondes se perfectionnent avec le temps indéfini et avancent, par conséquent, dans la hiérarchie de la nature universelle. La vie humaine converge continuellement vers un idéal sans limites.

Tous les mondes qui gravitent dans l'espace infini, ne forment, dans leur ensemble, qu'un seul et même monde. Chaque globe formant une fraction du monde infini, est, tout à la fois, uni et séparé, solidaire et indépendant des autres. Chaque monde vit donc d'une vie commune et des éléments particuliers qui lui sont propres, mais chaque monde et chaque être puisent dans les principes généraux les éléments vitaux qui lui sont nécessaires.

Cette transformation continuelle de la nature universelle constitue une certitude d'une évidence absolue de la préexistence et de la renaissance humaines, pendant un temps proportionné à la situation morale et aux efforts de chacun dans la voie du progrès.

Cette marche de la nature universelle vers l'Infini prouve que la mort de l'être humain n'existe pas et que, par conséquent, la vie terrestre et la vie d'outre-tombe forment des phases différentes, qui se complètent et qui se succèdent continuellement.

Quelles que soient les légendes des peuples enfants, qui leur sont enseignées par les religions dogmatiques en décadence, la vie d'outre-tombe n'est qu'une suite ininterrompue de celle de la terre. Cette gravitation des mondes et des êtres est entrevue depuis un temps immémorial par les penseurs perspicaces qui sondent les profondeurs de l'inconnu dans la nature.

Quant à ceux qui ferment les yeux à la lumière, espérons que bientôt ils s'orienteront vers les régions de la vérité divine, qui est un phare lumineux éclairant tous les regards. Cette espérance fondée nous montre un avenir vu de loin, qui se réalisera quand son heure d'épanouissemeet aura sonné. Ces principes sublimes, cette brillante lumière et ces horizons infinis, qui servent de base au spiritisme, apportent à l'humanité souffrante les plus douces consolations et à tous les hommes un rayonnement de la vie d'outre-tombe, qui éternise les espérances dans la vie de l'âme immortelle.

En réalité, l'homme sachant que son âme est immortelle, n'a pas à redouter les incertitudes de la vie future, ni l'inconnu d'outre-tombe.

Pour l'homme éclairé des lumières de la raison et guidé par sa conscience, la vie d'outre-tombe lui apparait comme une délivrance de l'exil qui le retenait captif sur la terre.

Craindre le passage de ce monde dans celui d'outre-tombe, c'est ignorer ou méconnaitre les beautés et les splendeurs des régions des mondes supérieurs où le bonheur règne dans toute sa pureté et dans son éternité ; ce serait prendre l'ombre pour la brillante clarté ; ce serait surtout perdre de vue les infinies beautés de la vraie patrie de l'au-delà où l'âme délivrée des tribulations de la vie terrestre, attend avec confiance les délices et le bonheur espérés de la vie future.

Il est certain que les jouissances factices de la vie terrestre sont beaucoup trop flattées par les hommes matériels qui ne voient rien au delà de la vie présente, qui est leur seul idéal, et que le bonheur, seul véritable, d'outre-tombe est trop ignoré ou méconnu par la majorité des habitants de la terre.

Dans cette situation d'esprit, le sage, qui sait user de son incarnation ne redoute pas son passage dans le monde invisible.

Les hommes, esclaves de leurs basses passions, dont les espérances et les aspirations ne dépassent pas les horizons terrestres, font fausse route sur la voie de l'harmonie universelle.

Les grandeurs frivoles, les richesses et les plaisirs, qui font seuls l'objet de leurs désirs, disparaîtront comme les bulles d'air que le vent emporte et comme l'écume des vagues et des flots qui viennent s'anéantir sur le rivage.

Tandis que l'homme vertueux qui passe dans la vie d'outre-tombe, loin d'y trouver les ténèbres, y trouve les splendeurs et les beautés de l'aube matinale, pleine de douces espérances de bonheur, si sa conduite, au point de vue moral, a été conforme à la volonté de Dieu.

L'homme de bien, qui a su remplir dignement sa mission terrestre, voit à son entrée dans le monde invisible que les liens qui lui paraissaient brisés se renouent dans l'immortalité.

Mais la clairvoyance des âmes, après leur passage dans la vie d'outre-tombe, se dégage de la matière avec plus ou moins de rapidité et en proportion de leur état d'avancement moral et de leur mérite réel.

La connaissance du beau, du bien et la notion de l'amour de Dieu, manifestés par l'amour du prochain, constituent le principe et la règle sur lesquels on doit se baser pour acquérir les vertus qui nous conduisent dans les régions des mondes supérieurs où règne le véritable bonheur et les constantes félicités.

D'après ces principes sublimes, l'homme véritablement vertueux aime Dieux et ses semblables dans toute l'acception du mot ; car la bienfaisance est le reflet de l'éternel amour, émanant de l'Etre suprême.

Sous l'empire de ces belles pensées, l'homme qui est dominé par le sentiment du beau et du bien se sent saisi d'admiration et de quelque chose d'idéal qui lui révèle les grandeurs, la puissance et la bonté de Dieu ; à mesure que l'âme humaine s'élève vers les régions éthérés, ses sentiments s'épurent et ses aspirations se dirigent vers l'Infini.

Il importe donc que ces riantes pensées, ces consolantes espérances et ces visions de bonheur futur, se montrent à tous les regards comme l'idéal, entrevu, suivi, de la réalité présente.

Sous l'empire de ces pensées éthérées, l'âme véritablement détachée des superfluités de la terre, laisse au temps le soin de couvrir de ses voiles le passé brumeux de l'existence terrestre, et elle s'élance radieuse, de joie et de bonheur, vers les régions divines, qui doivent seules faire l'objet de ses désirs et de ses constants efforts.

Le vrai spirite, dont l'âme est toujours prête pour son retour dans sa patrie céleste, voit mourir son pauvre corps, compagnon de ses misères terrestres, sans crainte et sans regret, sachant que si le corps devient poussière, l'âme devient brillant soleil.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

COMMUNICATION OBTENUE PAR M. F... MÉDIUM ÉCRIVAIN

Sur le devenir de l'Homme et la condition qui peut lui être faite dans l'espace

La question du devenir de l'homme après la mort a été souvent agitée, et, dernièrement encore, cette question était traitée ici même. Je voudrais aujourd'hui lui donner une certaine ampleur et vous faire pénétrer, par la pensée tout au moins, dans ce monde inconnu où vous avez tous passé déjà, mais qu'en vertu d'une loi d'oubli éminemment prévoyante, il ne vous est pas permis de vous remémorer durant votre existence terrestre. Toutefois, comme je vous l'ai dit déjà, vous en avez un souvenir plus ou moins vague, comme vous auriez celui d'avoir habité dans votre jeune

âge une contrée lointaine, dont quelques souvenirs confus se présenteraient à votre cerveau.

C'est précisément ce souvenir d'un monde déjà habité dans l'espace, qui rend si instructif le sentiment religieux, de quelque croyance qu'il procède, qui fait que sur tous les points du globe les êtres compris dans l'humanité croient à un Être suprême, et à une existence en dehors de celle qui leur est imposée sur cette terre. Ce sentiment est tellement ancré dans l'âme des races primitives, qu'elles l'ont traduit jadis sous des formes très diverses, tantôt objectives, tantôt dans le sens intime des croyances révélées. On peut dire même que la croyance en la vie de l'au-delà est développée en raison inverse du progrès réalisé dans l'ordre intellectuel, et qu'il a fallu arriver au degré de civilisation où vous êtes, pour entendre dire et proclamer par ceux qui ont pour mission d'éclairer le peuple, que l'idée de Dieu est une chimère et que l'homme, en quittant cette terre, rentre dans le néant.

Ces théories écloses dans des cerveaux dévoyés de leur véritable mission ont fait naître, dans certains milieux, des dispositions à l'incrédulité et semé le doute dans des âmes qui pourtant portent en elles une source de lumière qui ne demanderait qu'à se faire jour et à briller de tout son éclat, si les idées répandues dans certains centres intellectuels ne faisaient trop souvent l'office d'éteignoir, et ne maintenaient trop longtemps dans un scepticisme décevant et déprimant les jeunes intelligences qui ne sentent plus vibrer en elles aucun sentiment de nature à éveiller leurs aspirations vers un idéal plus consolant.

Triste produit de l'éducation donnée depuis trop longtemps dans les établissements d'instruction, et de la direction imprimée à la jeunesse des écoles. Que de jeunes gens qui s'en vont ensuite comme à la dérive, emportés par une sorte de courant qui les entraîne fatalement sur la route de l'indifférence la plus absolue, et en qui ne vibre plus, tout au moins durant la période de la jeunesse à l'âge mûr, cette flamme de poésie, d'envolée vers le séjour des bienheureux qui serait pour eux, en même temps qu'un frein au débordement des passions que beaucoup ne peuvent maîtriser, un stimulant des plus énergiques vers la mise en pratique et la réalisation des sentiments généreux qui ne demandent qu'à éclore en eux.

Au lieu de cela, que voyons-nous ? Le plus souvent le dédain le plus complet pour les choses qui parlent des destinées de l'homme, et bonnes

tout au plus pour ceux dont c'est la spécialité ; l'absence presque totale du sens moral qui devrait, dès le jeune âge, guider chacun dans la voie des devoirs et des responsabilités qu'il encourt, en transgressant les lois qui lui servent de guide, et qu'il aurait tout intérêt à connaître, pour modeler ses actes sur les comptes qu'il aura à rendre plus tard ; enfin, le laisser-aller le plus complet en tout ce qui a trait à la situation de l'homme vis-à-vis de Dieu, de la créature à l'égard du Créateur, et du compte qu'il aura à lui rendre au bout de son existence.

C'est pour réagir contre cette tendance à négliger en haut lieu, et de parti pris, les idées spiritualistes, que vous devez chercher à propager autour de vous la doctrine qui vous a été révélée au cours du siècle dernier. C'est par une propagande incessante, mais judicieusement comprise et pratiquée, que vous apporterez votre concours à ceux qui doivent se dévouer à l'œuvre de rénovation et de régénération dont le monde actuel a tant besoin.

Je vous ai dit déjà dans quel sens vous deviez agir pour faire des prosélytes. Que mes conseils soient entendus et mis en pratique, car l'heure est proche où des évènement redoutables peuvent amener un redoublement de passions et de fureurs tels, que les révolutions antérieurement accomplies ne seront que feu de paille, à côté des évènements qui peuvent surgir au cours de ce siècle. si l'on ne ramène les esprits à une notion plus saine de leurs droits et de leurs devoirs, par la compréhension du rôle que chacun est appelé à jouer ici bas.

Quand les problèmes qui se posent ajourd'hui pourront être examinés avec cette conception de l'existence, telle que l'a fait connaître le spiritisme, alors les choses seront vues sous un jour tout différent. Les appétits matériels qui feront bientôt se ruer l'une sur l'autre les deux classes de la société, celle des possédants et celle des exploités, seront relégués au second plan. Un sentiment de concorde auquel succédera le sentiment de la justice sociale et le bien-être, tant physique que moral, résultant de l'application des principes de solidarité, fera place aux appétits qu'engendrent, d'un côté, l'égoïsme des heureux du jour : de l'autre, l'envie de ceux qui peinent et qui réclament aussi, avec juste raison, leur part des bienfaits dispensés par le progrès réalisé dans tous les sens. Mais, je le répète, ce temps ne viendra qu'autant que les esprits feront, de part et d'autre, un retour sur eux-mêmes, et rechercheront les causes qui engendrent le malaise dont les nations civilisées souffrent plus spécialement.

Que les âmes s'élèvent à la hauteur des circonstances ; que les épreuves envoyées à l'humanité lui tiennent lieu d'avertissement et que, puisant dans les catastrophes qui déconcertent son entendement, le sentiment de la petitesse des êtres qui peuplent la planète, elle voie un signe des temps ! Les calamités fondant sur les sociétés, pour si cruelles qu'elles puissent paraître, sont presque toujours un moyen — moyen nécessaire, quoiqu'injuste à vos yeux — pour appeler l'attention sur les forces inconnues qui régissent l'univers, et obliger les humains à maîtriser leur orgueil.

Rien ne rapproche autant les cœurs que les revers et les souffrances supportées en commun. Aux grands maux, les grands remèdes, a-t-on dit. Parfois, quand la mesure est comble, ceux qui, d'en haut, suivent le mouvement des sociétés qui peuplent les pays civilisés, et quand ces sociétés paraissent s'écarter de la voie qui leur est tracée ; alors, sans s'inquiéter des maux passagers et partiels que peuvent faire naître certains événements, ceux-là frappent à leur tour l'imagination de l'homme, afin de l'amener à une compréhension plus exacte des devoirs sociaux, et surtout pour l'obliger à se demander le pourquoi de ce qui le déconcerte et le jette dans une anxiété si grande, que forcément et fatalement, sa pensée se reporte vers la cause qui produit ces cataclysmes. Et, sans s'en douter, il rentre en lui-même, et se dit qu'au-dessus de lui existe une force inconnue qui le domine et le conduit sans qu'il s'en doute. Son âme s'élève alors par l'éveil de cette force suprême, et un peu de cette étincelle qui brille en lui-même le fait s'adresser dans une supplique désespérée, à celui qui tient dans ses mains les forces combinées des mondes et le destin des êtres qui les peuplent.

La situation des êtres qui habitent l'espace est fort différente de celle que beaucoup d'habitants de la terre se figurent. Elle est plus ou moins brillante suivant le degré d'avancement de chacun, et surtout suivant les efforts faits en vue d'obtenir dans la vie éthérée, les avantages réservés à ceux qu'une vie d'épreuves et de douleurs a purifiés par la souffrance noblement supportée.

A chaque étape nouvelle dans la vie sidérale, l'être abandonne une partie des défauts qui l'ont obligé à accepter de revenir souvent sur la terre, à seule fin d'y laisser chaque fois un peu des liens qui le rattachaient à l'homme primitif. Quand l'épuration s'est faite dans des conditions qui ont eu pour résultat de le dégager des passions terrestres et animales, alors le degré d'avancement s'accentue, et l'être arrive ainsi

par étapes successives, à occuper la place que lui valent son travail et ses efforts.

A chaque retour dans la vie sidérale une situation nouvelle l'attend, et, selon le rang qu'il peut occuper, et les missions auxquelles il est apte, ses facultés sont aussitôt mises en mouvement. Que de fois l'esprit désincarné ne s'est-il pas trouvé dans cette situation, sans que pourtant aucun souvenir ne vienne le lui rappeler, au moment même où il fait sa rentrée dans l'autre monde ! Quelle surprise, quel étonnement est le sien lorsqu'il se reconnaît dans son nouveau milieu ! Mais que de déceptions aussi pour ceux qui, croyant que leur situation d'hommes bien nés et fortunés a fait les puissants et les heureux de la terre, se retrouvent, dans le nouveau milieu, les égaux seulement, et, souvent même, les inférieurs de ceux qu'ils ont dédaignés et méprisés sur la terre.

C'est là seulement que s'établit le bilan des actes bons ou mauvais, justes ou injustes, généreux ou pétris d'égoïsme, qui ont marqué la dernière existence. En présence du passé qui se déroule aux yeux de ceux qui ont quitté la terre, souvent une tristesse profonde envahit celui qu'un sentiment d'orgueil vain et stérile, avait fait croire à une supériorité marquée sur ceux qui ne l'abordaient qu'avec respect et en tremblant. Un désenchantement inexprimable s'empare de lui, et, selon qu'il a conservé ou non durant son existence, un sentiment plus ou moins marqué d'humilité vis-à-vis de l'Etre suprême, il se résigne au sort qui lui est fait et accepte le rang qui lui est assigné. Souvent ces esprits veulent persister dans les sentiments qu'ils avaient sur la terre, et restent réfractaires aux exhortations et aux avertissements dont ils sont l'objet ; et c'est pour eux une vie de tortures, morales plutôt que physiques, jusqu'à ce qu'enfin vaincus et domptés, ils se résignent à subir la loi d'égalité et de justice qu'ils ont trop méconnue de leur vivant.

L'homme simple et bon qui a subi sur la terre la vie d'épreuves qui devait lui faire faire un pas en avant dans la vie spirituelle, se trouve souvent, à l'inverse du riche orgueilleux, récompensé immédiatement de ses déboires et de ses souffrances terrestres. C'est bien pour lui un monde nouveau qui s'ouvre à sa vue, et le soulagement qu'il éprouve est d'autant plus sensible que son existence a été dure et laborieuse. Il se montre ravi et enchanté d'être débarrassé de ses liens terrestres ; sa joie est d'autant plus vive, quoique mesurée et contenue, qu'il en a été trop longtemps privé. Enfin, c'est d'un cœur joyeux et plein de reconnaissanc pour ceux

qui l'ont guidé dans ses épreuves, qu'il reprend sa place au milieu des êtres qui lui sont chers. La vie de travail et de labeur qu'il a menée l'incite à reprendre sans plus tarder, des occupations qu'il sait devoir lui être encore plus profitables que quand il était sur terre, et il entreprend avec un bon vouloir sans égal, les missions qui s'adaptent à son degré d'avancement et au rang qu'il occupe.

Par les comparaisons qui précèdent, vous pouvez juger de l'état bien différent dans lequel se trouvent des êtres dont la situation sociale durant leur vie terrrestre était si différente ; mais là ne se borne pas la différence de leur situation dans l'astral. Pendant que l'on travaille à se perfectionner et à se préparer une existence dans laquelle il pourra jouer un rôle en rapport avec les connaissances acquises, l'autre reste enlisé dans sa superbe d'homme terrestre, et ne veut à aucun prix consentir à abandonner ses sentiments de domination. Et, lorsque est venu pour lui, le moment de reprendre une nouvelle existence, s'il persiste dans l'état de révolte où il s'est placé, il reprend malgré lui une existence misérable et pleine d'embuches, où son orgueil ne tarde pas à être mis à l'épreuve. Si, sous l'inspiration des esprits qui l'assistent il se résigne, une fois en possession de son libre arbitre, au sort qui lui est fait, cette existence sera pour lui d'un grand prix ; elle atténuera sensiblement les travers de celle qui l'a précédée, et, la peine subie ayant été en rapport avec l'étendue de la faute commise, la loi d'équilibre qui veut que tout se répare et qui tient compte de la proportionnalité des peines, rétablit cet homme dans la situation que lui aurait valu sa valeur intellectuelle et morale, s'il s'était soumis à la loi divine.

Dans un autre ordre d'idées, la situation des esprits après leur mort terrestre est fort différente, selon le bagage des bonnes actions accomplies par chacun. Il ne suffit pas de mener une vie qu'on croit souvent exemplaire, pour se figurer qu'à la fin on est censé avoir droit à une récompense. Assurément, entre deux personnes dont l'une se sera étudiée à ne commettre ni mauvaises actions, ni à nuire à ses semblables, et celle qui aura fait litière de ces principes, votre choix serait vite fait ; mais, travailler en vue de son salut personnel est insuffisant : c'est la marque d'un penchant égoïste.

Tandis que celui qui, parfois, se sera montré en diverses circonstances dur et impitoyable avec les autres, se croira une nature supérieure parce qu'il aura sauvegardé les apparences sous des dehors tendant à le faire

apprécier sous un jour différent, ne rencontrera au terme de son existence que ce qui est réservé à ses mérites ; un autre qui parfois n'inspirait pas toujours la même considération, aura parfois à son actif des actes de dévouement, de bienfaisance et d'amour véritable du prochain qui feront oublier ses travers, dus souvent au milieu social où il est né, et feront pencher la balance en sa faveur. Celui-là aura assurément un mérite plus grand que le premier.

En résumé, la loi de justice veut que chacun soit traité et récompensé ou puni selon les œuvres qu'il a accomplies. Nulle peine n'est éternelle ; tous les êtres doivent, qui plus vite, qui plus lentement, arriver au degré de perfection pour lequel ils ont été créés, et l'homme se fait lui-même la situation qui lui vaudra de faire avancer ou retarder cet état. Il n'est pas toujours seul responsable de ses actes : l'état social, le degré de civilisation, le milieu familial où il est appelé à vivre, ont une influence sur les qualités intellectuelles et morales qu'il doit mettre en jeu pour se perfectionner. Aussi, ne saurait-on trop se pénétrer des responsabilités qui incombent à ceux qui ont charge d'âmes, soit l'âme des peuples, soit l'âme des individus, pour diriger l'humanité dans la voie la plus sûre, de laquelle doit dépendre son ascension vers des destinées meilleures.

Un Ami de l'Espace.

COMMUNICATION OBTENUE PAR M. D... MÉDIUM ÉCRIVAIN MÉCANIQUE

Moyen de faire un bon repas avec un sou

(Conte, par A. Piron)

Le 10 Juillet 1906.

Il était une fois, trois escholiers riches de jeunesse, de santé et... d'illusions. Mais là se bornait leur richesse, car ils ne possédaient, pour toute fortune, le beau jour de Pâques de l'année 17..., qu'un beau sol tout neuf, à eux trois. Malgré la rutilence de leur denier, ils désespéraient de pouvoir le faire passer pour

une pièce d'or, et, réunis en conseil extraordinaire, se creusaient la cervelle pour résoudre ce problème compliqué : s'amuser sans argent. Car, hélas ! il ne suffit pas d'avoir vingt ans, un appétit robuste, Dans ce temps là, comme dans le nôtre, il fallait la vile clé d'or (c'est ainsi que certains moralistes estiment l'argent, mais en *théorie seulement*) pour ouvrir le paradis des délices. Donc, nos trois escholiers, assis près de leur fenêtre, bâtissaient projets sur projets. Si encore le printemps ne les avait pas nargués. Mais justement, ce jour-là, le soleil brillait comme un chaudron récuré à neuf et faisait paraître plus verts et plus frais les bourgeons des marronniers. Ah ! qu'il devait faire bon sous les tonnelles des auberges du bord de l'eau, assis devant un repas copieux, arrosé de bon vin !...

Tout-à-coup, ils se lèvent tous trois comme mus par le même ressort, et la même exclamation s'échappe en même temps de leur bouche : « Euréka ! »... Jamais, depuis Archimède, ce mot n'avait été dit avec un tel enthousiasme. Aussi ne trouvez pas étonnant que trois lurons d'étudiants ne restâssent si longtemps embarrassés pour trouver une combinaison ? — « Moi, dit Jehan, je me charge du vin ». — « Moi, de la victuaille, dit Louis » — « Et moi, du pain », dit Auguste, possesseur du sou. Et après avoir pris rendez-vous dans un cabaret du bord de l'eau, et s'être exposés leurs projets, ils partent, chacun de leur côté, la gaîté dans les yeux, et sautant comme des cabris.

Si nous voulons connaître leur plan, suivons-les. Jehan se dirige tout droit vers la crèmerie où, d'habitude, ils prennent leurs repas, et là, se fait prêter deux grandes bouteilles recouvertes d'osier. Après en avoir empli une d'eau, qu'il dissimule sous son pourpoint, il se rend chez le plus grand marchand de vin du quartier. Prenant un air de circonstance, il lui dit : « Je voudrais de votre vin blanc, le meilleur. Je ne vous en demande pas le prix, car c'est pour Monseigneur l'Archevêque, et, si vous le servez bien, je me fais fort de vous faire nommer son fournisseur ».

Vous pensez bien qu'en entendant de tels propos, notre marchand s'empressa de satisfaire Jehan, et alla lui emplir sa bouteille à un petit baril dissimulé derrière d'autres et réservé pour les grandes occasions.

« Voici, lui dit-il, un nectar qui, j'en suis certain, chatouillera agréablement le palais de Monseigneur. » L'escholier prit la bouteille et fit mine de s'apercevoir qu'elle était mouillée.

Pendant que le marchand s'empressait pour aller chercher un torchon, il la fit prestement disparaître dans son pourpoint et sortit l'autre qui était identique et pleine d'eau.

« Ainsi, dit-il, vous m'assurez que vous me vendez ce que vous avez de meilleur ? » — « Oh ! dit le commerçant, vous pouvez avoir la certitude que, dans tout le quartier, vous ne trouverez pas son pareil. » — « Eh ! bien, dit Jehan, comme je connais le goût difficile de Monseigneur, je vais m'en rendre compte. » Et, joignant le geste à la parole, il porte le goulot à ses lèvres « Pouah ! » fit-il aussitôt en crachant, c'est cela que vous appelez du bon vin ? Heureusement que j'ai eu l'heureuse inspiration de le goûter. Si, pour mon malheur, j'avais porté cela à Monseigneur, il était capable de me chasser. » — « Comment, dit le marchand, vous osez prétendre que ce vin est mauvais ? » — « C'est-à-dire qu'il n'est bon que pour des truands, dit Jehan, avec dégoût. » — « Oh ! pas tant de manières, réplique le marchand qui commençait à s'échauffer : allez dire à votre archevêque qu'il aille boire à la fontaine s'il le veut. » Et, prenant la bouteille d'eau des mains de Jehan, il alla incontinent la vider dans son baril, croyant ansi récupérer son vin. Après la lui avoir rendue, il le bouscula dehors avec une bonne bourrade. Mais notre luron n'avait cure de ces manières, car il tenait sa bonne bouteille de vin.

Que sont devenus les autres ? Auguste entre résolument dans la première boulangerie qu'il trouve sur son chemin. Avisant la boulangère, fort affairée à servir des clients, il lui dit : « Bonjour, madame, je viens payer ma petite dette ». — « Quelle dette ? » dit la bonne femme en le dévisageant tout étonnée. — « Ce n'est pas grand chose, réplique Auguste, et il n'est pas étonnant que vous ne l'ayez oubliée. Je suis le nouveau marmiton de l'hôtellerie du *Cheval Blanc* et, hier, en vous payant le pain, je vous suis resté redevable d'un sou, et le voici ». — « Oh ! vous êtes bien honnête, dit la boulangère. Mais, vraiment, pour une pareille somme vous n'aviez pas besoin de vous déranger, et je vous assure que je

l'avais complètement oubliée ». — « Pour moi, voyez-vous, dit Auguste, il n'y a pas de petite somme et je me serais fait le même scrupule de vous faire perdre ce sou que s'il s'agissait d'un écu » et, en disant cela, il sut si bien composer sa figure qu'on aurait dit que la probité lui sortait par tous les pores.

La boulangère le louangea pour son acte, et, notre apôtre, comme pour se dérober à tous ces compliments, fit une fausse sortie rapide. Mais, arrivé à la porte, il se frappe le front comme un homme qui se souvient tout à coup et, revenant vers le comptoir, il dit : « Voyez, ce que c'est, quand même : je me suis souvenu du sol que je vous devais et je partais sans porter les quatre livres de pain qu'il me faut pour ce matin. J'avais tellement de hâte de solder ma dette que j'ai oublié l'argent pour ce nouvel achat. Me ferez-vous crédit pour jusqu'à ce soir ? » — « Mais oui, mon ami, s'empressa de dire la boulangère, même jusqu'à demain, s'il le faut ». Et, tout en lui pesant son pain, elle se disait : « Un homme qui se souvient d'une dette si minime n'oubliera certainement pas celle-ci ». Et notre luron partit avec son pain, accompagné du regard bienveillant de la boulangère.

Quant au problème de la victuaille, il fut résolu de la façon suivante, par le troisième luron.

Après s'être rendu à la halle aux poissons, il inspecta minutieusement l'étal de chaque marchande. Avisant un turbot, aux dimensions respectables, il en demanda le prix. « Six francs douze sols, répond gracieusement la préposée, flairant le client sérieux ». — « Très bien, dit l'escholier, je le prends ; seulement, en partant, j'ai omis de prendre ma bourse, et il faudra que vous m'accompagniez chez M. le curé dont je suis le cuisinier et qui, lui-même, vous paiera ». — « Mais oui, s'empressa de dire la marchande » ; et après avoir confié son étal à une voisine, elle le suivit avec toutes sortes d'égards. Pensez donc, un client qui ne marchande pas seulement un sol !

Les voilà donc partis, lui, portant le poisson, et elle, le suivant. Avisant la première église qu'il rencontre sur son chemin, il entre délibérement, toujours suivi de la poissonnière. Lui désignant une chaise, il lui dit : « Attendez-moi deux minutes, je vais dire à M. le curé qu'il vous paye ». En effet, il approche d'un abbé

qui était en oraison et lui tient ces propos : « Mon père, veuillez me pardonner d'interrompre vos méditations, mais le cas qui m'y oblige est assez triste pour que vous m'excusiez ». Et lui désignant la marchande : « Vous voyez cette pauvre femme, là-bas, sur la chaise, eh ! bien, c'est ma mère, et la malheureuse est folle. Aujourd'hui, elle a voulu à toute force venir se confesser ; pour ne pas la contrarier, je vous l'amène. Je vous en supplie, prenez son état en considération et sachez excuser les propos incohérents qu'elle pourra vous tenir. Dans une heure, je viendrai la reprendre. Ah ! puissiez-vous, par vos bonnes paroles, lui donner un peu de tranquillité ». Et notre bon apôtre fit mine d'essuyer une larme qui n'était certes pas, à ce moment, sur le bord de ses yeux. « Mais oui, mon enfant, répondit le bon prêtre, vous pouvez compter sur moi et partir sans inquiétude ». — « Mon père, la patience dont vous faites preuve vous sera comptée là-haut. Ah ! à propos, j'oubliais de vous dire que sa manie principale est de se croire commerçante. Tantôt, c'est du tissu qu'elle débite, d'autrefois, des fruits ; ainsi, aujourd'hui, personne ne lui ferait démordre qu'elle est marchande de poissons. Vous voilà prévenu et, pour ne pas la contrarier, ayez l'air d'abonder dans son sens ». — « Oui, oui, mon ami, je comprends, opinait l'abbé ». Notre luron avait eu soin d'appuyer sur le mot poisson de façon que la bonne femme l'entendit, et cette dernière, voyant opiner le curé, ne douta pas un instant que ce dernier disait à son cuisinier qu'il allait la payer. Aussi quand l'escholier repassa et qu'il lui dit d'avoir encore un peu de patience, que M. le curé allait venir pour la payer, elle acquiesça de la tête, et le salua d'un bon sourire.

Notre compère, sitôt hors de l'église, se hâta de rejoindre ses amis qui, tous arrivés au rondez-vous, furent enchantés de son acquisition et se gaudirent de la façon dont il l'avait payée.

Le lecteur devine sans peine la scène qui dût se passer entre le curé et la poissonnière. Il parait que, comme cette dernière s'obstinait à réclamer le prix de son poisson, le curé se décida à le lui payer, se disant que son fils lui rembourserait cela et que, s'il ne le faisait, les bonnes âmes charitables qui alimentaient les troncs se chargeraient de cette dette. Donc vous voyez que personne ne fut fruste dans cette affaire. Trois gaillards, à qui il arrivait sou-

vent de déjeuner d'un verre d'eau et d'un... sonnet, firent un bon repas. Le curé eut la satisfaction du devoir bien rempli, et la marchande de poisson, le bénéfice d'avoir vendu, six francs douze sols, un poisson qui ne valait que trois francs. Mais ce que cette dernière n'a jamais pu comprendre, c'est que le curé voulut, à toute force, la confesser quand elle s'évertuait à lui dire que son poisson l'attendait aux halles. Après bien des réflexions, elle finit par conclure que le bonhomme avait un petit grain de folie. Mais comme cela ne faisait du mal à personne, je conclus, à mon tour, comme mon illustre devancier Rabelais : Tout est bien qui finit bien, dans le meilleur des mondes possibles.

A. PIRON,
né en 1689, mort en 1773.

Cours abrégé de Spiritisme

(Suite)

Ecrit sous la dictée d'un Invisible

par Mlle J. F., médium écrivain, âgée de 16 ans

Des différentes situations de l'esprit dans l'espace

Nous avons déjà parlé vaguement du séjour de l'esprit dans sa vie éthérée. Nous allons aujourd'hui l'étudier d'une manière plus précise et plus étendue.

Il est d'abord utile avant de commencer ce sujet de dire cette simple phrase : « Chacun est l'artisan de son propre bonheur ».

A sa sortie de l'animalité, l'esprit faisant son entrée directement dans l'humanité, ne peut pas encore être jugé rigoureusement d'après ses actes, car il ne possède pas la parfaite conscience de son rôle. Aussi, après ses premières incarnations dans les sphères planétaires d'abord les plus inférieures, bien au-dessous de la terre, il passe rapidement de l'espace à la vie terrestre ; il n'est pas encore à même de s'instruire dans l'Au-delà ; aussi il n'y perd pas de temps à y rester oisif ; jusqu'à un

certain degré de conscience, il ne subit pas dans l'astral de peines ni de joies ; mais arrivé au moment où les guides conducteurs le jugent à propos d'entrer dans son vrai rôle d'homme, c'est-à-dire au moment où son degré de moralité lui permettra de franchir une planète, alors, de ce jour où il jouira en pleine conscience du libre arbitre, il aura à rendre compte de ses actes.

C'est à partir de ce moment que la vie de l'espace devient utile à l'esprit *désincarné*, c'est-à-dire dégagé de l'enveloppe de chair matérielle.

Plus il s'élèvera, plus il aura de liberté, de conscience, d'intelligence, plus le compte rendu de ses actions bonnes ou mauvaises sera sévère.

C'est à lui, alors qu'il est sur terre, d'employer son existence de façon à ce qu'il arrive après chaque désincarnation, à inscrire sur le bilan de sa vie, une bonne action nouvelle, qui marque son avancement toujours progressif.

L'homme, donc, est libre, à lui d'agir selon sa volonté : de sa vie terrestre dépendent les joies ou les peines qui l'attendent dans sa vie astrale.

Si, après les sages inspirations de ses protecteurs invisibles, après les bons conseils qui lui sont donnés, il choisit le bien ou le mal, il recevra à son arrivée dans le monde éthéré, la récompense ou la punition qu'il aura voulu mériter.

Considérons maintenant les cas les plus fréquents d'esprits se trouvant dans l'espace.

Celui dont la vie fut agitée, tourmentée par les passions, ou bien oisive et sans secours aucun pour ses facultés et pour l'aide de ses semblables, ressent à son entrée dans l'Au-delà une impression de tristesse qui augmente toujours, lorsqu'en se retrouvant dans un milieu nouveau, et, ayant conscience de son passé et de son présent, il constate les erreurs de sa vie passée, et son inutilité vis-à-vis de son prochain et de lui-même, alors c'est le regret, qui, chez les âmes de bonne nature égarées, est suivi du désir de réparer le mal ou l'indifférence de l'existence dernière.

D'autres, dans ce même cas, ne se reconnaissent pas dans ce nouvel état immédiatement après la mort. Ils subissent ce que l'on nomme *le trouble*, Dans cet état, ils ont conscience de leur existence, mais ils n'y voient pas, ils sont constamment dans des ténèbres profondes : pour eux c'est le noir, jusqu'au moment où l'expiation de leurs fautes passées étant terminée, ils recouvrent la lumière.

(A suivre).

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Le Temple de Flore

Au fond du vaste et magnifique jardin qui s'étend devant la demeure de Trymaldion, s'élève, au milieu d'un bosquet, une élégante construction : c'est le Temple de Flore. Une profusion de rosiers et de campanules grimpent le long de ses colonnades finement sculptées. Un mince jet d'eau retombe en perles dans une vasque de marbre. L'endroit est délicieux. Depuis un moment, le soleil a disparu : c'est l'heure du crépuscule. Tous les bruits de la journée s'éteignent peu à peu. Guarik arrivé depuis un instant, se dissimule de son mieux derrière le tronc d'un arbre, de crainte que quelque promeneur attardé par là ne l'aperçoive. A mesure que l'heure approche, il sent les mouvements de son cœur s'accélérer. Que va lui dire, lui apprendre cette étrange femme qui a eu le pouvoir de faire revenir sa mère de là-bas, qui a lu si couramment dans son cœur et l'a empêché de suivre ses compagnons qui ont reconquis leur liberté ?

Tout à coup, il tressaille violemment ; sans avoir entendu le plus léger bruit, le moindre froissement, il aperçoit la Sibylle près de lui, qui le regarde en souriant. « Je savais que tu serais exact, lui dit-elle. Mais quitte cet air effaré car ce qui te parait si extraordinaire n'est rien en comparaison de ce qui te reste à voir ». Puis, le prenant par la main, elle le conduisit vers le temple. Le jeune homme, les tempes bourdonnantes, l'a suivie docilement, sans une parole, se demandant s'il marchait bien dans la réalité ou dans un rêve. Sa surprise redoubla quand, arrivés devant l'entrée il la vit sortir une clé de sa ceinture et ouvrir la porte sans aucune difficulté. « Comment, dit-il enfin, as-tu pu te procurer cette « clé que mon maitre porte constamment sur lui ? » — « Enfant, répon- « dit-elle, avec tout ce que tu vois, tu doutes encore de mon pouvoir ? « Sache, une fois pour toutes, que rien ne m'est impossible par la volonté « du Tout Puissant ».

Ce disant, elle entre suivie de Guarik. Ce dernier s'arrête dès le seuil,

ébloui. L'intérieur du temple est d'une richesse, d'un luxe inouis, indescriptibles ; jamais le jeune Gaulois, dans ses rêves les plus fous, n'a imaginé rien de pareil. Partout l'or et les pierreries resplendissent. La statue de la Déesse, taillée dans un bloc de marbre blanc, s'élève gracieuse sur un socle recouvert de pourpre frangée d'or, au milieu de l'unique salle. Des sièges en ivoire, sertis de pierres précieuses sont rangés contre les murs de marbre rose. La sibylle l'arrache à sa contemplation, en lui désignant un de ces sièges pour qu'il y prit place. « Tu vois, lui dit-elle, « tout ce que le fol orgueil des hommes est capable de faire ? D'un côté, « la richesse bêtement gaspillée devant un morceau de marbre et, de « l'autre, des milliers d'êtres pensants, courbés sous le fouet, privés de « tout, pour acquérir tout cela ».

Pendant que la Sibylle plongeait Guarik dans le plus profond étonnement, une autre scène se passait dans le palais de Trymaldion.

Julia vient de se retirer dans sa chambre ; deux esclaves procèdent à sa toilette de nuit. Une des deux, superbe Nubienne, tord l'opulente chevelure de la jeune fille pendant que l'autre dispose sa couche. La jeune Romaine est rêveuse ; son regard fixe ne voit pas ce qui l'entoure, il semble regarder au-delà des murs, loin... ; une légère carnation couvre ses joues et un sourire heureux soulève les coins de sa jolie bouche. Soudain, elle pousse un petit cri ; elle vient d'être rappelée à la réalité par la négresse qui, maladroitement, voulant ranger une mèche rebelle, lui a tiré légèrement les cheveux. La jeune fille, dans un moment de colère, se retourne brusquement, la main levée pour la battre. Elle l'a vu faire si souvent par ses amies, et, depuis sa jeunesse, elle est si bien habituée à considérer les esclaves comme des êtres inférieurs que, malgré sa douceur native, elle considère cela comme très naturel. Mais sa main retombe sans frapper, désarmée devant l'expression des traits de sa servante.

Une telle résignation est peinte sur ses traits et ses yeux rendent un muet reproche si doux, que Julia se contente de dire : « Anita, fais attention de ne plus me faire mal en me coiffant. » — « Merci maîtresse, répond la Nubienne, tu es bonne, tu ne frappes pas ; je t'aime, tu n'as qu'à commander, Anita fera tout ce que tu voudras. » Cependant l'autre esclave, ayant fini de ranger le lit, vient de se retirer sur un geste de sa maîtresse. La jeune Romaine, sa toilette terminée, se couche pendant qu'Anita s'étend sur une peau de tigre, en travers de la porte de la chambre.

Peu à peu, tous les bruits du palais s'éteignent un à un. Tous ses habitants vont se livrer au repos. Tout-à-coup, Julia se soulève brusquement sur son coude. Il lui a semblé entendre un gémissement partir de l'endroit où est couchée son esclave. En effet, une deuxième plainte vient confirmer son doute et, à la lueur de la veilleuse, elle voit la Nubienne se livrer à des contorsions étranges et cela sans s'éveiller. La jeune fille va se lever pour porter secours à sa servante qu'elle suppose malade et appeler ses autres serviteurs, quand, soudain, un spectacle inattendu la cloue de surprise contre son lit. La négresse, dans un spasme terrible, est restée les membres rigides, les doigts crispés, la respiration suspendue, elle semble morte. Et de tout son corps, il se dégage une buée lumineuse qui, s'épanouissant peu à peu, prend bientôt la forme d'un corps. La jeune Romaine, la gorge sèche, sent une sueur froide lui mouiller la racine des cheveux. Elle voudrait crier, mais un tremblement convulsif qui lui fait s'entrechoquer ses dents, lui empêche de le faire. Cependant la forme se précise, un corps de femme, puis une tête dont les traits reflètent une douceur extraordinaire apparaissent à Julia. Tout-à-coup, cette dernière pousse un cri terrible : Dans cette apparition surnaturelle, elle vient de reconnaitre sa mère.

Peu à peu la terreur de la jeune fille disparait pour faire place à un autre sentiment ; ce n'est plus le phénomène mystérieux qu'elle voit : c'est sa mère.

Sa mère si bonne et si douce, qu'elle a tant aimée et tant pleurée ! Elle est là, devant elle, avec le même regard d'amour qu'elle avait toujours pour son enfant adorée, le même geste accueillant où elle aimait à se réfugier. Sous l'influence de ces souvenirs, des larmes humectent ses paupières, la contraction de sa gorge disparait et enfin un mot peut sortir de sa couche : « Maman ! ».

A cet appel, le fantôme s'est approché lentement de son enfant et Julia éprouva la sensation très nette d'un baiser sur son front !

Eperdue, la jeune fille veut rendre cette caresse. Elle enlace sa mère qui est là devant elle ; horreur ! ses mains se rencontrent dans le vide ! Alors seulement elle s'aperçoit que ce corps est transparent, car, à travers, elle voit son esclave étendue toujours rigide. Et pourtant sa mère est bien là. Et le baiser dont elle sent encore la sensation sur son front. .

La jeune fille sent de nouveau la terreur la gagner, quand sa mère, avec un geste rassurant, retourne auprès de la négresse et, prenant contact avec elle, fait signe à sa fille d'écouter.

Alors un phénomène inverse se produit. Le fantôme semble se fondre, à mesure que les membres de l'esclave se détendent, et bientôt la jeune fille entend cette dernière lui parler à voix très basse sans se réveiller. Elle approche pour mieux entendre.

« Ma fille, dit Anita, c'est moi ta mère qui te parle par cette bouche. J'ai pu me montrer à toi, maintenant écoute-moi. Oh ! je comprends l'étonnement mêlé de terreur que tu éprouves, mais, va, mon enfant, tout ce mystère ne tardera pas à t'être expliqué. Rends-toi, sans retard, au pavillon de Flore ; tu y trouveras la sybille et Guarik qui t'instruiront sur ce que tus as à faire, car ma Julia bien-aimée a été choisie par le grand maître pour accomplir une mission. Va, mon enfant, va, n'hésite pas ; sache seulement que je suis toujours avec toi ».

Et après avoir prononcé ces paroles, la respiration de la négresse redevint régulière, son corps reprit sa souplesse, et, poussant un soupir, elle ouvrit les yeux qui, hagards, parcoururent d'abord la chambre, puis vinrent se fixer étonnés sur sa maîtresse.

Cette dernière, debout au pied de son lit, semble personnifier la statue de la stupeur. La bouche entr'ouverte, les yeux toujours fixés sur Anita, elle n'a pas fait un mouvement, elle n'a pas pu formuler une question. Tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a entendu, est tellement surnaturel, qu'elle se croit de bonne foi le jouet d'un rêve. « Maîtresse, dit l'esclave alarmée de la voir ainsi, seriez-vous souffrante ? »

A ces mots, la jeune fille tressaille violemment comme réveillée en sursaut. « Non, Anita, dit-elle, non, je ne suis pas souffrante ; habille-moi, nous allons sortir ». « Mais, maîtresse, à cette heure-ci, y pensez vous ? Si votre père vous faisait demander ? » — « Ne discute pas, répondit-elle, en fronçant ses beaux sourcils, il nous faut sortir ; du reste, ajouta-t-elle à voix trés basse, nous serons protégées. Je te raconterai tout ce que j'ai vu et entendu ; allons, dépêche-toi »

Sans répliquer, l'esclave obéit.

Et bientôt les deux jeunes filles sortirent du palais et s'engagèrent dans l'allée conduisant au temple de Flore.

(A suivre).

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.